

Avant-propos

Je n'ai pas voulu écrire un « livre sur la déportation » je ne suis pas historienne. Bien d'autres, et non des moindres, ont su apporter leur talent à décrire ces funestes moments. Ce que j'aimerais c'est que mes enfants, bru et gendre, neveu et nièces, petits-enfants, petits-neveux sachent... mais pas seulement...

Aussi loin que remonte ma mémoire, j'ai toujours su que mon père avait été déporté, déporté à Mauthausen. « Ce n'est pas en Allemagne, mais en Autriche », rajoutait-on. Je ne crois pas, en fait non, je suis sûre que je ne me représentais pas ce que cela signifiait.

Mon père ? Un déporté ? Il y avait bien cette photo de lui dans la bibliothèque qui le montrait plutôt jeune, les cheveux coupés avec une brosse très courte, les traits tirés... C'est vrai qu'il semblait sortir de convalescence comme après une longue maladie, mais franchement non, je ne voyais pas en cette photo ce qui pouvait le rapprocher de ce que montraient ces reportages photos dans certains magazines.

Cet homme qu'on disait athlète complet (j'avais vu des photos de ses exploits), investi depuis tant d'années dans le milieu sportif rugbyistique – joueur lorsqu'il était étudiant entre 1924 et 1928 et bien après la guerre, dirigeant lorsqu'il a posé ses valises en Normandie – avait-il vraiment subi tout ce qu'on disait ? Cette interrogation sur ce passé douloureux faisait partie de mon quotidien.

En fait, je le savais. Cela s'arrêtait là.

1963, l'année de mes quinze ans, il en avait cinquante-six, il décida d'emmener toute sa petite famille – son épouse et ses quatre enfants – visiter le camp de Mauthausen, là-même où pendant la guerre il avait été déporté...

Sitôt franchi les portes de la forteresse, un mal-être m'envahit. Je me souviens qu'un couple d'Allemands, accompagné de deux enfants nous suivait depuis l'entrée ; l'homme lui demanda en allemand s'il pouvait continuer de nous suivre et traduire ce qu'il disait... À ce moment j'eus l'impression que ce père de famille était beaucoup plus bouleversé que le mien.

Et lui, que ressent-il ? Je ne saurais le dire.

Il nous fit tout visiter, nous expliqua, nous raconta... nous désigna le baraquement où il avait « séjourné », nous montra son emplacement de « repos » !... L'émotion me coupa le souffle à la découverte d'un tumulus tout au fond du camp, en retrait des baraquements... un charnier... des milliers de corps y avaient été entassés au fil des jours et recouverts de terre à la libération du camp.

Si mon père avait été à cet endroit, je ne serais pas là à cet instant. Depuis, chaque fois que mes pensées me portent vers ces douloureux et insupportables événements, l'émotion m'étreint. Cela ne m'a jamais quitté.

Il est temps pour vous, mes enfants, bru et gendre, neveu et nièces, petits-enfants et petits-neveux que je vous transmette une autre émotion... celle qui me submerge encore à leur lecture : les notes tapées sur du papier pelure et griffonnées par endroit à la main ainsi que celles retrouvées sur un petit carnet qui lui permirent d'effectuer plusieurs conférences sur ce qui lui était arrivé comme à bon nombre d'autres.

Ce que vous allez lire en est une retranscription que j'espère fidèle. Vous constaterez combien, malgré tout ce qu'il avait pu endurer, son humour était resté intact. Le vocabulaire employé qualifiant les

Allemands n'est pas tendre, mais c'était celui d'après-guerre et je n'ai en rien voulu dénaturer les écrits de mon père ainsi que son état d'esprit du moment.

Vous découvrirez en fin de manuscrit des extraits de son « carnet secret » et vous pourrez prendre toute la dimension des dangers qu'il a su éviter pour le rapporter.

Enfin, j'ai tenu à compléter ce témoignage posthume par quelques anecdotes (!) qu'il nous a rapportées les rares fois où il a accepté de nous parler de cette terrible période.

Je voudrais également ajouter ceci...

Endurer de telles souffrances et ignominies, même après plus de trente ans, ne peuvent disparaître sans laisser de profondes cicatrices, si profondes qu'elles nous semblaient inexistantes, d'autant qu'il n'abordait jamais ce sujet ou à de très rares occasions. Elles s'ouvrirent à nouveau lors des derniers instants de sa vie lorsque en 1978 la maladie l'eut rattrapé, affaibli, amaigri, alimenté artificiellement.

« La nuit et le brouillard » envahirent son esprit.

« Ils sont revenus. Ils ne me donnent plus à manger. Ils sont revenus... », furent ses derniers mots audibles, le regard perdu dans une souffrance retrouvée.

